

## Georges Thinès, *Le Tramway des officiers* – le jeu du miroir et de la mémoire

### Georges Thinès, *Le Tramway des officiers* – the game of mirror and memory

Joanna Pychowska

Université Pédagogique, Kraków

e-mail: joanna.pychowska@gmail.com

#### Abstract

Can contemporary literature cocreate History? Can it interpret it through its involvement? The present article offers a discussion on the extent to which *Le Tramway des officiers* is a historical novel; does it use historical memory and if so, how does it do it? This labyrinthine novel with its complicated structure takes place in a specific time of the German occupation, in an unnamed city, and its characters are ambiguously interpreted. These factors seem to suggest that the objective interpretation of history is impossible.

**Keywords:** Historical memory, the „untold”, German occupation, pacifism

Dans la préface au deuxième volume de *La Belgique en toutes lettres* nous lisons : « À l'heure où le mouvement de plus en plus sensible de mondialisation semble relativiser, voire ignorer, les stratifications historiques qui constituent la conscience des peuples, la mémoire de la littérature fonctionne, d'évidence, comme une machine à remonter le temps puissamment innovatrice » (Jago-Antoine, Robaye, 2008 : 12). D'autre part, les auteurs du *Dictionnaire du littéraire*, P. Aron, D. Saint-Jacques, A. Viala remarquent qu'« [a]ujourd'hui la littérature se nourrit plus que jamais de l'Histoire [et] est alors bien pour une part, une 'lecture' de l'histoire. [Il en s'ensuit donc que] [...] la littérature appartient à l'Histoire. Elle contribue à faire l'histoire, notamment dans son engagement, et elle en dit quelque chose » (2002 : 265).

Dans notre analyse nous proposerons quelques pistes de lecture nous menant à travers la mémoire historique, en fondant nos réflexions sur le roman *Le Tramway des officiers* de Georges Thinès.

Scientifique, philosophe et psychologue, spécialiste en ethnologie, primé pour l'ensemble de son œuvre scientifique (prix Francqui en 1971), Georges Thinès (né en 1923)<sup>1</sup> est également un musicien-violoniste (un des fondateurs de l'Orchestre symphonique de l'Université de Louvain) ainsi qu'un écrivain renommé. En 1973 il a obtenu le prix Rossel pour *Le Tramway des officiers*, et en 1992 le Prix Bernheim pour l'ensemble de son œuvre littéraire. Depuis 1978 il est membre de l'Académie Royale de langue et littérature françaises. Il est auteur d'une 50-aine d'œuvres littéraires, illustrant tous les genres.

Dans *Les Effigies* qui est une sorte d'autobiographie, le narrateur souligne que déjà pendant sa première enfance – une région minière près de la frontière allemande – il a été sensibilisé à l'histoire par son père. (Detemmerman, Lacroix, 1995 : 132). C'est probablement pour cette raison qu'on perçoit dans son écriture une telle importance donnée au temps, ou plutôt à la fuite du temps. À une question posée lors d'un entretien avec Jean-Luc Wauthier « La science vous sauve-t-elle du temps ? » il répond : « [...] je n'ai jamais pensé que la science pouvait être une sorte... j'allais dire de religion, c'est-à-dire une sorte de domaine de connaissance où la réponse aurait l'allure d'une solution philosophique. C'est pourquoi je me suis tourné vers la phénoménologie qui est une philosophie de mise en cause de la science entre autres choses. Par conséquent, je ne peux pas dire que la science me sauve de l'angoisse que je ressens dans la fuite du temps ou devant la mort. Ce qui est certain c'est que je suis très admiratif devant les efforts de la science. Mes personnages sont toujours marqués par une sorte de passion pour la connaissance. [...] À travers le langage de l'acte poétique, j'ai un peu l'impression sinon d'annuler le temps, du moins de lui tenir tête. Et dans la science aussi... L'homme de science nourrit donc l'écrivain, et réciproquement » (Thinès, 1991 : 133). Il est à souligner que G. Thinès reconnaît avoir été très marqué par Valéry, surtout par la clarté de son style (Thinès, 1991 : 131) et en musique il se dit fasciné par Ravel « pour l'extrême rigueur, la clarté [...] » (Thinès, 1991 : 133).

Néanmoins, son roman *Le Tramway des officiers* est loin d'être clair, c'est un vrai labyrinthe. Dans la préface du livre, F. Verhesen souligne sa structure arachnéenne horizontale, parsemée pourtant de multiples « plongées verticales » (1995 : 8), imprévisibles. C'est le monde qui, rien que par sa structure, se présente, nous semble-t-il, comme angoissant, menaçant, déprimant, démentiel. Le roman nous rappelle certains livres d'Alain Robbe-Grillet (*Les Gommes*) ou plus encore, la trilogie newyorkaise de Paul Auster : le lecteur ne sait plus qui est qui, qui manipule, quelles sont les raisons, les buts de différentes actions et manœuvres des personnages. À cela s'ajoute encore un nombre indéterminé et impossible à élucider de narrateurs – André Gide, celui des *Faux*

---

<sup>1</sup> Georges Thinès décède en octobre 2016 (note du rédacteur).

*monnayeurs*, nous vient ici à l'esprit, mentionné d'ailleurs par un de ces narrateurs : « Cet âge de la sensibilité s'est ouvert le jour où les récits d'André Gide m'ont paru illisibles et ont cessé d'être mes livres de chevet » (Thinès, 1995 : 89<sup>2</sup>).

L'histoire commence le 15 septembre 1940 et se déroule presque entièrement pendant la période d'occupation allemande. Même si les années d'après guerre (notamment l'année 1955) sont mentionnées à la fin du roman, c'est plus dans le contexte se rapportant à l'histoire passée, au temps. L'intrigue n'est pas très développée : dans une petite ville occupée par les Allemands, les habitants disposent d'un seul moyen de transport – un tramway dans lequel montent aussi bien des autochtones que des Allemands. Crespel et Lefaure d'un côté et une jeune femme allemande, un lieutenant et un homme au complet gris de l'autre, s'y retrouvent chaque matin, à 8 h 04. Un jour, tout au début du roman, Crespel, un astronome, docteur ès sciences et Lefaure, un médecin entrent « dans un processus de fraternisation avec les officiers ennemis » (Jacques, 1995 : 353) – ceux-ci leur ont sauvé la vie lors d'un bombardement. Crespel, qui ressentait depuis toujours une grande admiration devant la logique et l'ordre allemands, offre ses capacités scientifiques aux Allemands, et Lefaure, attiré par Hélène, une auxiliaire militaire lui rappelant sa fille disparue, permet aux Allemands de s'installer dans sa villa et devient intime avec Hélène.

S'agit-il d'un roman historique ? Jean Bessière remarque : « Le roman historique est peu défini, par la critique littéraire, dans le cadre d'une typologie, qui serait stricte, du roman, compris comme genre. Et cela se comprend aisément : le roman historique se veut tout autant réaliste qu'un roman réaliste, tout autant riche d'aventures qu'un roman d'aventures, si l'Histoire se trouve être riche d'aventures, tout autant psychologique qu'un roman psychologique, si le compte rendu de l'Histoire doit faire droit à la psychologie » (2000 : 13). De cette perspective le roman de Thinès pourrait être considéré comme un roman historique. L'Histoire (par « H » majuscule) est toujours présente – comme nous l'avons déjà précisé, le temps est bien défini, l'action se déroule durant l'occupation allemande, ce que marquent les dates, signalées à plusieurs reprises. Néanmoins la difficulté commence au moment de définition des lieux : il n'est pas possible de localiser l'action. Pourtant, il ne manque pas de toponymes de villes, villages, les uns réels, d'autres inventés. L'action se déroule presque entièrement dans une petite ville (mais qui a pourtant un observatoire), principalement dans le quartier résidentiel, avec l'avenue Houzeau – ce qui autorise, par exemple, C. Burniaux à situer l'action à Bruxelles. En revanche, E. Vandercammen se méfie de cette certitude. D'autres critiques penchent plutôt pour une localisation dans le nord de la France ou même ils n'y voient qu'une France peu authentique, imaginaire (cf. Jacques, 1995 : 355/356). D'après nous, même si les références géographiques n'y sont pas évidentes, nous partageons plutôt l'opinion de C. Burniaux.

---

<sup>2</sup> Les références à ce roman seront marquées par *TO*.

Il nous semble important de rappeler ici brièvement la situation de la Belgique pendant la Seconde Guerre mondiale. Le 10 mai 1940 l'Allemagne attaque la Belgique sans déclaration de la guerre. Le gouvernement s'exile en France tandis que le roi refuse de partir, il reste en Belgique. « [...] la coalition alliée se disloque. [...] La démoralisation gagne les troupes belges constamment exposées aux attaques des avions allemands [...]. Face à cette situation catastrophique le roi, qui veut épargner la vie de ses soldats et éviter une débâcle complète, cherche à négocier un armistice » (Bitsch, 1992 : 219). Le roi signe la capitulation le 28 mai. La Belgique restera placée sous l'autorité d'une administration militaire allemande jusqu'au juin 1944. Durant cette période, le roi (qui se considère comme prisonnier dans sa résidence à Laecken), ne fait rien pour encourager les résistants ni ne réproouve les collaborateurs. « Quelques personnalités issues de la gauche [...] et beaucoup d'hommes d'extrême droite – qu'ils soient belgicistes ou matérialistes flamands – sont prêts à collaborer avec le vainqueur pour instaurer en Belgique un « ordre nouveau », régime autoritaire ou de type fasciste dont ils prendraient les leviers de commande » (Bitsch, 1992 : 221). À la Libération, « au total, les tribunaux condamneront un peu plus de 40000 Belges pour incivisme » (Bitsch, 1992 : 223). Dans *Le Tramway des officiers*, G. Thinès touche, 30 ans après la guerre, le problème de la collaboration (sans pourtant, il faut le préciser, nommer le pays).

Regardons de près quelques personnages du roman que nous pouvons considérer comme principaux, et leur comportement durant le temps de l'occupation. Tout d'abord, du côté francophone, les deux habitants déjà mentionnés, Crespel et Lefaire, ensuite un certain Berger et, finalement, un conducteur du tramway – « wattman ». Les noms allemands sont nettement plus nombreux : Hélène Ruckert, le lieutenant Heinz Fuhrmann, le major Zemmler, le capitaine Ressler, Dietrich, Breuning, adjoint du Feld-maréchal, chef du service spécial de protection, Falkenberg, Rosigk, Bergmann, Kaltenbach, Hochfelder... Par cette omniprésence des noms allemands le lecteur ressent bien l'atmosphère opprimente de la ville occupée. Dans la préface du livre, F. Verhesen définit Crespel comme « un homme-robot, supérieurement intelligent, grand savant [qui se caractérise par] la passion d'exactitude, le [...] sens du 'devoir' accompli dans un contexte idéologique et moral dont la 'valeur' n'importait guère en regard de la satisfaction d'exercer au mieux ses implications professionnelles » (1995 : 9). L'astronome explique sans gêne au docteur : « [...] si vous voulez savoir ce que je pense des Allemands, ce ne sera pas long : ils nous ont battus et ils ont mérité leur victoire. Ils étaient mieux organisés, mieux préparés. » (*TO* : 53). Il n'hésite même pas à avouer un peu plus tard (toujours au docteur) : « je suis partisan de la collaboration. [...] je suis gagné à leur cause ». (*TO* : 120). Nous pourrions répéter après Verhesen que « [c]'est la totalité du système nazi qui se trouve exposé dans le microcosme de Crespel [...] » (Verhesen, 1995 : 9). Au cours de l'histoire le pouvoir de cet homme-robot-nazi grandit, il devient presque plus important que les chefs allemands dans cette opération secrète. Il agit comme « un chef de service »

(TO : 145). C'est lui qui commande, toujours avec une exactitude mathématicienne, c'est lui qui devient « responsable scientifique de la station de Karsten-Blaubach, [...] station expérimentale pour l'étude de l'électricité atmosphérique » (TO : 304) – il s'agirait de capter la foudre pour des desseins militaires. Finalement, les officiers allemands du roman, « acceptaient l'un après l'autre [...] que Crespel démonte avec succès toute la machinerie du service secret et du contre-espionnage » (TO : 307). Pourtant, d'autre part, c'est le seul personnage qui se soit retrouvé en prison après la guerre, mais paradoxalement, il sera « relâché » (TO : 332) après 3 mois ! (l'humour noir de l'auteur ?...) « Il savait, lui, l'astronome, le mathématicien le plus rigoureux, qu'il n'existe pas et qu'il n'existera jamais d'observateur objectif » (TO : 332). Le docteur Lefauve est présenté comme quelqu'un de tout à fait passif, qui se laisse mener par les événements sans trop y réfléchir : « Non que Lefauve approuve l'occupant. Mais il ne ferait rien pour le contrecarrer. Il sait qu'il n'en a pas les moyens » (TO : 95). Il est surtout dominé par sa passion amoureuse pour Hélène. Quant à Berger et au wattman, ils jouent un rôle équivoque, on ne sait plus qui ils servent, les plans de qui ils exécutent. G. Thinès montre, sans jamais l'expliquer, certains effets terribles de la fascination des personnages pour ce système nazi. En revanche, le lecteur apprend que le major Zemmler, de la Wehrmacht « [...] était un brave homme. Nazi plus par obligation que par conviction » (TO : 15) ; tandis que Resslering avoue au docteur : « en ce moment, la guerre pour vous et pour moi, cela n'a aucun sens » (TO : 97). Les Allemands, aussi bien ceux de la Gestapo que ceux de la Wehrmacht, ne sont, en fait, jamais présentés trop négativement par G. Thinès. Il est également intéressant de constater que les habitants de la ville n'entrent pas dans l'histoire. Nous ne voyons aucune action militaire de résistants – il n'y a que des références aux bombardements des alliés. (Pourtant dans la villa de Lefauve « les visiteurs » (TO : 320) ont laissé les traces de leur visite : « Salauds Boches Collabor [...] À mort les... [...] » (TO : 320) ainsi que le docteur a reçu une lettre anonyme avec des menaces, « tous les collaborateurs paieront » (TO : 144)). Le narrateur intradiégétique dira vers la fin du roman : « [...] je renonce à rechercher les intentions [...] » (TO : 336), « [je] ne fais pas le procès des personnes, je fais le procès du temps » (TO : 335). Le roman prend donc, nous semble-t-il, les allures du roman pacifiste.

Nous ne pouvons pas oublier, non plus, le personnage-éponyme du roman, le Tramway (les critiques soulignent que dans chacune des œuvres de Thinès apparaissent des objets et des machines, « des objets fascinants, déroutants » (Thinès, 1991 : 134). « Le tramway jaune s'arrêtait tous les jours à 8 h 04 au bas de l'avenue Houzeau » (TO : 13) – nous apprend la première phrase du roman. C'est dans le tramway que les quatre principaux personnages se rencontrent pour la première fois. À la fin du roman, au chapitre 63 (il y en a en tout 66), le tramway déraile et 'termine sa vie' : « Un gros parallélépipède jaune, une boîte vide, meurtrière, un squelette de ferraille fouettant les fougères basses par vagues rapides » (TO : 327)

(dans l'entretien avec Jean-Luc Wauthier, G. Thinès avoue que l'objet qui l'intéresse le plus c'est « l'objet qui meurt » (Thinès, 1991 : 134)). Pourquoi le tramway ? quelle signification donner à cet « espace-temps privilégié » (Jacques, 1995 : 361) du roman ? Le critique G. Jacques remarque à ce propos que chaque lieu clos favorise la complicité mais ici « on découvre peu à peu combien complicité et asservissement peuvent être proches » (Jacques, 1995 : 363). Le tramway-fantôme – nommé à un certain moment « tramway affolé » (*TO* : 287) – pourrait, d'après nous, symboliser tout simplement la « folie » de cette époque-là, le désarroi des gens.

Dans la construction « arachnéenne » du roman nous retrouvons quelques exemples intéressants de la mise en abyme, ce phénomène de la répétition à l'infini des êtres, des choses, des événements, signifiant l'impossibilité d'accéder à un seul point de vue, à des limites bien définies des lieux, des choses – l'infinité de reflets l'empêchant. Le premier exemple montre l'étiquette de la bouteille de vinaigre : « [...] l'image de la bouteille est une image qui porte une image. Sur cette image porteuse d'image on voit la même image en plus petit. Effet sériel, vertigineux. [...] Cela continua d'image d'image en image d'image, mais jusqu'où ? [...] je dois me résigner à constater l'infini de la série » (*TO* : 90/91). Dans un autre exemple le narrateur/observateur réfléchit, dans un jardin, sur ces « simples espaces clos » (*TO* : 129) où « dans le vertige des images successives, [...] » (*TO* : 128), « l'observateur s'abolit parce que le premier terme est un objet palpable, le second une image véritable et tous les suivants des images d'images » (TH : 129), donc « [u]ne fois de plus, imaginer ce qu'ils imaginaient, c'était entrer dans le vertige linéaire des images d'images » (*TO* : 132). Le troisième, le plus intéressant exemple, nous emmène dans le tramway où les deux voyageurs (Crispel et l'homme en gris) se scrutent dans la vitre, et ainsi « [...] l'œil de Crispel rencontre l'image de l'homme en gris sur la vitre. Dans ce visage virtuel, un regard inexistant croise le sien, non moins inexistant. En sorte que les vérifications réciproques s'effectuent à partir de deux néants » (*TO* : 176). Cette technique, pratiquée si souvent dans le nouveau roman (avec le roman de Thinès, c'est surtout G. Perec qui nous vient à l'esprit, et son *Cabinet d'amateur*) de répétition infinie des choses, bien imbriquées les unes dans les autres, au point de s'annuler, pourrait signifier également ici, nous semble-t-il, le système nazi bien organisé, se reproduisant infiniment, d'autant plus menaçant, que fondé sur « le néant », sur les pensées « bien figées ». Voilà l'autre face et signification de cette construction labyrinthique du roman.

Revenons encore une fois aux problèmes du roman historique. J. Bessière parle de « [...] la dualité constitutive du roman historique [...] : ce roman prend massivement pour objet l'Histoire et fait de l'Histoire à la fois l'objet et le garant de la quête identitaire. Cette dualité est possible parce que l'Histoire est à la fois le passé et ce qui est dans le présent, parce que le passé peut être troqué contre le présent » (2000 : 18). Cette remarque nous intéresse particulièrement – la quête identitaire nous semblant être le problème important dans *Le Tramway des officiers*.

Comme nous l'avons dit, rien n'est défini dans ce roman, ni les lieux, ni les gens qui cherchent ; nous ne savons pas (et eux non plus) qui trahit qui, qui travaille pour qui. La multiplicité des points de vue dérouté le lecteur ; aucun sentiment mais une confusion de pensées, de gens, d'endroits. Qu'est-ce qui est important dans ce monde ? Les gens, ou plutôt, nous avons envie de le dire, des marionnettes s'agitent sans but précis. Rien n'est dit explicitement, tout est sous-entendu, suggéré. D'après Paul Ricœur, l'identité de l'homme se fait voir à travers la mémoire, le récit de son passé, l'identité de l'homme c'est l'identité de la narration de soi-même (la *mêmeté* et l'*ipséité*). Pourtant dans le roman, l'identité est brisée, aucune personne ne se raconte (ou n'est racontée par un autre) d'une manière continue, logique. Tous les personnages principaux jouent à un certain moment le rôle du narrateur (le docteur, l'astronome, Hélène, Dietrich, Riesling...). Le personnage le plus intrigant est pourtant le /les narrateur/s objectif/s. Qui est-ce ? Est-ce un seul personnage ou bien sont-ils plusieurs ? À la fin du roman il/ils s'annihile/ent.

Tout au début du roman ce narrateur objectif est présenté de telle manière : « [...] l'observateur objectif est un observateur de guerre et [...] il combat à sa façon. Ce personnage qui ne cesse d'intervenir défend sans doute une conception de la guerre qui exclut tout sentiment [...]. Il est invulnérable. » (*TO* : 25/26), mais aussi il est « le mauvais génie » (*TO* : 255) et parfois il ne voit pas tout. Pourtant il « remarque » (*TO* : 25, 79, 140), « murmure » (*TO* : 161) et est « le seul à savoir » (*TO* : 176).

Néanmoins, la vie et même l'existence de cet observateur objectif est menacée, mise en doute dès le début du roman. « Viendra aussi le jour où disparaîtra l'observateur objectif, le dernier témoin des défis de Crespel, des imprudences involontaires de Lefaire » (*TO* : 63) ; « l'observateur s'abolit » (*TO* : 129) ; « il mourra par erreur d'une balle ennemie » (*TO* : 25). « J'y suis et je n'y suis pas. Je n'existe que pour disparaître » (*TO* : 252), dira-t-il à un certain moment lui-même. Il est question de « l'agonie interminable de l'observateur objectif » (*TO* : 334), et finalement, dans le dernier chapitre nous apprenons : « Quant aux autres, c'étaient tous les observateurs objectifs. Des gens très divers et si peu définissables que l'on en parle spontanément comme s'ils n'étaient qu'un seul. L'observateur objectif [...] » (*TO* : 338). Et si cet observateur objectif n'était que chaque être humain, chaque homme qui a vécu la guerre, et qui s'imagine être objectif ?...

À côté de cet énigmatique narrateur objectif, il existe un narrateur intradiégétique (le « Je » du roman) qui paraît connaître tous les personnages du roman mais dont le lecteur ne sait pas s'il est francophone ou allemand, mais bien qu'il est un écrivain qui essaie de reconstituer les faits, après la guerre. « Je serai toujours reconnaissant à Dietrich d'avoir songé à moi après tant d'années de souffrance. Sans lui, je n'aurais jamais pu reconstituer ce que furent les joies et les angoisses des autres » (*TO* : 332). Il se prononce souvent à propos des événements, essaie de les juger, fait des suppositions : « Je constate » (*TO* : 51) ; « Je ne crois pas [...] je

suppose [...] je vais tenter une hypothèse » (*TO* : 64) ; « je m'empresse de le dire » (*TO* : 65) ; « Je ne sais pas encore si Crespel a commis l'imprudence » (*TO* : 45) (on dirait Gide !). Ce narrateur intradiégétique entre même en communication avec le narrateur objectif : « Il me poursuit sans cesse en clamant son impunité » (*TO* : 25) ; « l'observateur garde le silence [...] comme pour me donner le temps de comprendre. » (*TO* : 84) ; « Tandis que les officiers discutent, l'observateur objectif me souffle [...] » (*TO* : 252). Pourtant, ce « Je » explique, pour repousser d'éventuels doutes du lecteur : « Je ne suis pas cet observateur. Je n'interviens que beaucoup plus tard, au moment où je ne pourrai plus rien changer. Sans doute, je connais Crespel, je connais Lefaure. » (*TO* : 44). À un autre moment il brouille tout, en prétendant que ce « je » qui parle n'est jamais tel ou tel personnage (souvent il nous semble que c'est le docteur qui parle) qui dit « je », ni, non plus, lui, l'écrivain fictionnel qui essaie de rassembler les faits pour les comprendre mais « plutôt les mutations du témoin variable, apte à figurer tous ceux qu'enserme la guerre, sans jamais se confondre avec aucun d'entre eux » (*TO* : 139). C'est pourquoi il lui a fallu du temps (serait-ce un narrateur autofictionnel ?...) pour « amener le récit à sa conclusion » (*TO* : 48) car « le récit est la vie tout court » (*TO* : 292) et, autrement dit, « le déroulement de la vie même est déjà écriture » (*TO* : 306/307) – car « en littérature ce qui est dit coïncide avec ce qui est fait » (*TO* : 307). Dans ce vertigineux labyrinthe, l'autre reflet de la technique de la mise en abyme, serait-il le double de l'auteur ? Son reflet ? Celui qui essaie de se rappeler l'Histoire ? de comprendre ? de se comprendre ? Rien n'est sûr – sauf le fait que toute compréhension est inaccessible et que la mémoire marque sa présence, paradoxalement, d'après le narrateur (lequel ?...), par « les lacunes » : « Et puis il y a la mémoire, surtout les lacunes de la mémoire » (*TO* : 265). Est-ce le symbole de « l'inédit » de l'Histoire caractéristique pour les romans historiques (Bessière, 2000 : 22) ? Difficile à résoudre.



## BIBLIOGRAPHIE

- Aron, P., Viala, A. (2002). *Le dictionnaire du littéraire*, Paris : PUF.
- Bessière, J. (2000). « Notes pour définir quelques paradoxes relatifs au roman historique » in A. Ablamowicz (dir.), *Le roman de l'histoire dans l'histoire du roman* (pp. 13-24), Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Bisch, M. T. (1992). *Histoire de la Belgique*, Turin : Hatier.
- Detemmerman, J., Lacroix J. (éd.) (1995). *Trois-quarts de siècle de lettres françaises en Belgique. Catalogue de l'exposition*, Bruxelles : Bibliothèque Royale Albert I<sup>er</sup>.
- Jacques, G. (1995). « Lecture », in G. Thinès, *Le tramway des officiers*, Bruxelles : Labor.
- Jago-Antoine, V., Robaye, H. (textes assemblés par) (2008). *La Belgique en toutes lettres. L'Histoire et les hommes*, Bruxelles : Luc Pire Espace Nord.
- Thinès, G. (1991). *La succursale. L'horloge parlante suivis d'un entretien de l'auteur avec Jean-Luc Wauthier*, Morlanwelz : Lansman.
- (1995). *Le tramway des officiers*, Bruxelles : Labor.
- Verhesen, F. (1995). « Préface », in G. Thinès, *Le tramway des officiers*, Bruxelles : Labor.

